

Jean Sourisse : "Heureux qui comme Ulysse" (Joachim Du Bellay, 1522-1560, *Les regrets*, 1558)

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy-là qui conquiert la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée : et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison
Qui m'est une province et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais romains le front audacieux :
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine,

Plus mon Loire gaulois, que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Claude Debussy : Quatre mélodies

"Nuit d'étoiles" (Théodore de Banville)

Nuit d'étoiles,
Sous tes voiles,
Sous ta brise et tes parfums,
Triste lyre
Qui soupire,
Je rêve aux amours défunts.

La sereine mélancolie
Vient éclore au fond de mon cœur
Et j'entends l'âme de ma mie
Tressaillir dans le bois rêveur.

Nuit d'étoiles...

Je revois à notre fontaine
Tes regards bleus comme les cieux,
Cette rose, c'est ton haleine,
Et ces étoiles sont tes yeux.

Nuit d'étoiles...

"Les cloches" (Paul Bourget, 1852-1935)

Les feuilles s'ouvraient sur le bord des branches,
Déliatement.
Les cloches tintaient, légères et franches,
Dans le ciel clément.

Rythmique et fervent comme une antienne,
Le lointain appel

Me remémorait la blancheur chrétienne
Des fleurs de l'autel.

Les cloches parlaient d'heureuses années
Et dans le grand bois
Semblaient reverdir les feuilles fanées
D'autrefois.

"Beau soir" (Paul Bourget, 1852-1935)

Lorsqu'au soleil couchant les rivières sont roses
Et qu'un tiède frisson court sur les champs de blé,
Un conseil d'être heureux semble sortir des choses
Et monter vers le cœur troublé

Un conseil de goûter le charme d'être au monde
Cependant qu'on est jeune et que le soir est beau
Car nous nous en allons comme s'en va cette onde
Elle à la mer, nous au tombeau.

"Le temps a laissé son manteau..." (Charles d'Orléans, 1394-1465)

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie
Et s'est vêtu de broderie,
De soleil riant, clair et beau.

Il n'y a bête ni oiseau
Qui en son jargon ne chante ou crie :
Le temps a laissé son manteau.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie
Gouttes d'argent d'orfèvrerie.
Chacun s'habille de nouveau
Le temps a laissé son manteau.

César Franck : trois mouvements de *Rebecca* (livret de Paul Collin)

L'histoire biblique (*Genèse* XXIV)

Abraham, devenu vieux, désire que son fils Isaac épouse une fille de sa tribu et non une fille du pays de Canaan, où il s'est installé. Il envoie son serviteur de confiance, que la tradition nomme Éliézer, chercher une femme pour lui à Harran, son pays d'origine (au nord de la Syrie mésopotamienne). "Il prend dix chameaux d'entre les chameaux de son maître", chargés de présents, et à son arrivée là-bas, il consulte Dieu qui lui dit de choisir celle qui lui donnera à boire, à lui-même et à ses chameaux. C'est la jeune et belle Rebecca, petite-fille de Nakhor, frère d'Abraham, qui le fait. Le frère et le père de Rebecca acceptent la demande en mariage et Rebecca part immédiatement rejoindre son futur époux. Cet épisode, dans le système d'interprétation qui considère l'*Ancien Testament* comme une préfiguration du *Nouveau*, est présenté comme correspondant à l'Annonciation. Il a été à ce titre souvent traité par les peintres — qui y trouvaient aussi l'occasion de représenter un groupe de belles jeunes filles.

L'œuvre de César Franck

Elle résulte d'une collaboration entre le compositeur et la Société Chorale d'Amateurs, fondée en 1865 par le chanteur Guillot de Sainbris et dont le secrétaire était, vers 1880, le poète et librettiste Paul Collin. La Ville de Paris organisait un concours de compositions chorales sur des sujets tirés de la

Bible ou de la mythologie (par exemple *La naissance de Vénus* de Fauré, en 1883, *Narcisse* de Massenet). Franck avait déjà composé une cantate centrée autour d'une jeune héroïne biblique, avec *Ruth* (1845, 2e version en 1860). *Rebecca* a d'abord été composée, en 1880, pour chant et piano, et exécutée ainsi dès 1881, avant d'être orchestrée.

"Sous l'ombre fraîche des palmiers..." (Introduction et chœur à trois voix de femmes)

Sous l'ombre fraîche des palmiers,
On entend frémir des bruits d'ailes,
Dans les nids le chant des ramiers
Répond au chant des tourterelles,

La brise lointaine des mers
Passe sur nos fronts douce et pure
Et caressant les rameaux verts,
Les emplit d'un vague murmure.

Les sillons, longtemps accablés
Par l'ardeur du jour, font silence
Et l'on voit onduler les blés
Au vent du soir qui les balance.

Et les pénétrantes senteurs
De ces bienfaisantes haleines
Versent le calme dans les cœurs
En versant la paix sur les plaines.

Chœur des chameliers (à trois voix d'hommes)

Nous marchions avant que l'aurore eût chassé la nuit,
Suivant docilement celui qui nous conduit.

À présent, le jour qui s'enfuit fait place à la nuit.
Nous marchons encore, nous marchons encore.

Les fidèles chameaux, de leurs pas réguliers
Franchissent vallée ou montagne
Et l'on entend les grelots des colliers
Dont le bruit léger accompagne
Le chant joyeux des chameliers.

Chantons, chantons encore
Chantons, chantons toujours !
Chantons !

Chœur final (quatre voix mixtes)

En toi, mon Dieu, mon âme se confie
Et notre voix te glorifie.
Conserve-nous l'appui de ton secours,
Comme aujourd'hui, Seigneur, et demain et toujours.

Maître éternel, ô Roi du monde,
Ta main en bienfaits est féconde ;
C'est en ta bonté que se fonde notre unique espoir.

En toi, mon Dieu, notre âme se confie,
 Conserve-nous ton secours,
 Comme aujourd'hui, Seigneur, et demain et toujours.

Source de force et de lumière,
 Daigne écouter l'humble prière
 Qui vers ton ciel, de notre terre
 Monte chaque soir !

Gabriel Fauré : deux mélodies pour soprano solo et piano

Gabriel Fauré : trois chœurs avec piano

"Pavane" (Robert de Montesquiou-Fezensac, 1855-1921)

C'est Lindor ! c'est Tirsis ! et c'est tous nos vainqueurs !
 C'est Myrtil ! c'est Lydé ! les reines de nos cœurs !

Comme ils sont provocants ! comme ils sont fiers toujours !
 Comme on ose régner sur nos sorts et nos jours !

Faites attention ! Observez la mesure !
 O la mortelle injure !
 La cadence est moins lente et la chute plus sûre.

Nous rabattons bien leurs caquets !
 Nous serons bientôt leurs laquais !
 Qu'ils sont laids ! — Chers minois ! — Qu'ils sont fols ! — Airs coquets !

Et c'est toujours de même, et c'est ainsi toujours,
 On s'adore ! on se hait ! on maudit ses amours !

Adieu Myrtil ! Eglé ! Chloé ! démons moqueurs !
 Adieu donc et bons jours aux tyrans de nos cœurs !

"Madrigal" (Paul-Armand Silvestre, 1837-1901)

Inhumaines qui, sans merci,
 Vous raillez de notre souci,
 Aimez quand on vous aime.

Ingrats qui ne vous doutez pas
 Des rêves éclos sur vos pas,
 Aimez quand on vous aime.

Sachez, ô cruelles beautés,
 Que les jours d'aimer sont comptés.
 Sachez, amoureux inconstants,
 Que le bien d'aimer n'a qu'un temps !
 Aimez quand on vous aime.

Un même destin nous poursuit
 Et notre folie est la même,

C'est celle d'aimer qui nous fuit,
C'est celle de fuir qui nous aime.

"Les djinns" (Victor Hugo, 1802-1885, *Les orientales*, 1829)

Murs, ville,
Et port,
Asile
De mort,
Mer grise
Où brise
La brise,
Tout dort.

Dans la plaine
Naît un bruit.
C'est l'haleine
De la nuit.
Elle brâme
Comme une âme
Qu'une flamme
Toujours suit !

La voix plus haute
Semble un grelot.
D'un nain qui saute
C'est le galop.
Il fuit, s'élançe,
Puis en cadence
Sur un pied danse
Au bout d'un flot.

La rumeur approche.
L'écho la redit.
C'est comme la cloche
D'un couvent maudit ;
Comme un bruit de foule,
Qui tonne et qui roule,
Et tantôt s'écroule,
Et tantôt grandit,

Dieu ! la voix sépulcrale
Des Djinns !.. Quel bruit ils font !
Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond.
Déjà s'éteint ma lampe,
Et l'ombre de la rampe,
Qui le long du mur rampe,
Monte jusqu'au plafond.

[C'est l'essaim des Djinns qui passe,
Et tourbillonne en sifflant !
Les ifs, que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant.
Leur troupeau, lourd et rapide,

Volant dans l'espace vide,
 Semble un nuage livide
 Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près ! - Tenons fermée
 Cette salle, où nous les narguons.
 Quel bruit dehors ! Hideuse armée
 De vampires et de dragons !
 La poutre du toit descellée
 Ploie ainsi qu'un herbe mouillée,
 Et la vieille porte rouillée
 Tremble, à déraciner ses gonds !]

Cris de l'enfer ! Voix qui hurle et qui pleure !
 L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,
 Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.
 Le mur fléchit sous le noir bataillon.
 La maison crie et chancelle penchée,
 Et l'on dirait que, du sol arrachée,
 Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
 Le vent la roule avec leur tourbillon !

Prophète ! si ta main me sauve
 De ces impurs démons des soirs,
 J'irai prosterner mon front chauve
 Devant tes sacrés encensoirs !
 Fais que sur ces portes fidèles
 Meure leur souffle d'étincelles,
 Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes
 Grince et crie à ces vitraux noirs !

[Ils sont passés ! Leur cohorte
 S'envole, et fuit, et leurs pieds
 Cessent de battre ma porte
 De leurs coups multipliés.
 L'air est plein d'un bruit de chaînes,
 Et dans les forêts prochaines
 Frissonnent tous les grands chênes,
 Sous leur vol de feu pliés !]

De leurs ailes lointaines
 Le battement décroît,
 Si confus dans les plaines,
 Si faible, que l'on croit
 Ouir la sauterelle
 Crier d'une voix grêle,
 Ou pétiller la grêle
 Sur le plomb d'un vieux toit.

[D'étranges syllabes
 Nous viennent encor;
 Ainsi des arabes
 Quand sonne le cor,
 Un chant sur la grève
 Par instants s'élève,

Et l'enfant qui rêve
Fait des rêves d'or.]

Les Djinns funèbres,
Fils du trépas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas ;
Leur essaim gronde :
Ainsi, profonde,
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague
Sur le bord ;
C'est la plainte,
Presque éteinte,
D'une sainte
Pour un mort.
On doute
La nuit...
J'écoute :
Tout fuit,
Tout passe
L'espace
Efface
Le bruit.

Jean Sourisse : Prière de Saint François d'Assise

Seigneur, faites de moi un instrument de votre paix ;
Là où est la haine, que je mette l'amour ;
Là où est l'offense, que je mette le pardon ;
Là où est la discorde, que je mette l'union ;
Là où est l'erreur, que je mette la vérité ;
Là où est le doute, que je mette la Foi ;
Là où est le désespoir, que je mette l'espérance ;
Là où sont les ténèbres, que je mette la lumière ;
Là où est la tristesse, que je mette la joie ;
Fais que je ne cherche pas tant à être consolé qu'à consoler ;
À être compris qu'à comprendre
À être aimé qu'à aimer ;
Parce que c'est en donnant que l'on reçoit ;
C'est en s'oubliant soi-même qu'on se retrouve soi-même ;
C'est en pardonnant qu'on obtient le pardon ;
C'est en mourant qu'on ressuscite, à l'éternelle vie.

César Franck : deux offertoires pour chœur et orgue

Domine non secundum et *Dextera Domini* et ont été composés pour être chantés pendant la messe lors de l'offertoire, c'est à dire au moment où, entre *Credo* et *Sanctus*, le prêtre offre à Dieu le pain et le vin consacrés (à l'origine, les fidèles apportaient des offrandes, parmi lesquelles du pain et du vin, tandis

que l'on chantait un psaume). La musique chantée à ce moment-là ne doit durer qu'une dizaine de minutes.

Domine non secundum

(Psaume 102, v 10 = les deux premiers vers; la suite n'appartient pas au psaume, qui exalte la bonté de Iahvé "qui pardonne toutes tes fautes, qui guérit toutes tes maladies... Il est clément et miséricordieux, lent à la colère, abondant en grâce... Il ne garde pas rancune à jamais")

Domine, non secundum peccata nostra facias nobis
Seigneur, n'agis pas avec nous selon nos péchés
 neque secundum iniquitates nostras retribuas nobis.
et ne nous rétribue pas selon nos iniquités.

Adjuva nos, Deus, salutaris noster,
Aide-nous, Seigneur, toi qui [nous] es salutaire,
 et propter gloriam nominis tui, Domine,
et pour la gloire de ton nom, Seigneur,
 libera nos et propitius esto peccatis nostris
libère-nous et sois indulgent pour nos péchés
 propter nomen tuum, o Domine
en raison de ton nom, Seigneur.

Dextera Domini (Psaume 117, 16-17)

(Le psaume remercie Iahvé pour une victoire qu'Israël a remportée grâce à son aide : "Tous les païens m'avaient entouré quand, au nom de Iahvé, je les taillai en pièces... On m'avait poussé pour que je tombe, mais Iahvé m'a secouru").

Dextera Domini fecit virtutem,
La main droite du Seigneur a exercé sa force,
 dextera Domini exaltavit me. Alleluia !
la main droite du Seigneur m'a donné la supériorité [ou m'a relevé].
 Non moriar, sed vivam,
Je ne mourrai pas, mais je vivrai
 et narrabo opera Domini. Alleluia !
et je raconterai les actions du Seigneur.

Gabriel Fauré : Messe basse

Théoriquement, une *messe basse* est une messe non chantée, ce qui n'est évidemment pas le cas de celle-ci, dont l'intitulé doit être compris comme messe simple par opposition à messe solennelle. D'abord appelée « messe des pêcheurs », elle était destinée à l'église du village de Villerville, en Normandie, pour y être chantée par un petit groupe d'amateurs, accompagnés à l'origine par un harmonium et un violon solo. Fauré l'avait composée pendant l'été 1881 en collaboration avec André Messager, qui avait écrit le *Kyrie* et un *O Salutaris* tandis que Fauré se chargeait du *Gloria*, du *Sanctus* et de l'*Agnus Dei*. Lors de la publication, en 1907, Fauré a introduit son propre *Kyrie* (sans doute de 1881), il n'a pas retenu le *Gloria*, mais a employé son *Qui tollis* pour la musique du *Benedictus*.

Kyrie

Kyrie eleison, Christe, eleison (en grec)

« Seigneur, prends pitié ! Christ, prends pitié »

Sanctus

Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus Sabaoth, pleni sunt caeli et terra gloria tua.
Hosanna in excelsis.

« Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées, les cieux et la terre sont remplis de ta gloire. Hosanna au plus haut des cieux ».

Benedictus

Benedictus qui venit in nomine Domini

« Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ».

Agnus dei***Agnus Dei qui tollis peccata mundi, miserere nobis, dona nobis pacem***

« Agneau de Dieu qui effaces les péchés du monde, aie pitié de nous, donne-nous la paix ».

Gabriel Fauré : *Cantique de Jean Racine*

Le compositeur n'a pas retenu la dernière strophe de ce poème, dans lequel Jean Racine a adapté un hymne latin du *Bréviaire*. Louis Racine a modifié dans la seconde strophe "grâce invincible" (qui pouvait sonner janséniste) par "grâce puissante" et a donc aussi modifié (de façon discutable) "âme insensible" en "âme languissante"...

Verbe, égal au Très-Haut, notre unique espérance,
 Jour éternel de la terre et des cieux,
 De la paisible nuit nous rompons le silence ;
 Divin Sauveur, jette sur nous les yeux.

Répands sur nous le feu de ta grâce puissante,
 Que tout l'enfer fuie au son de ta voix ;
 Dissipe ce sommeil qui rend l'âme languissante
 Et la conduit à l'oubli de tes lois.

O Christ ! sois favorable à ce peuple fidèle,
 Pour te bénir maintenant rassemblé ;
 Reçois les chants qu'il offre à ta gloire immortelle ;
 Et de tes dons qu'il retourne comblé.